LA CROIX DE ROUBAIX-TOURCOING

XIV ANNÉE — N° 4521 — LUNDI 4 MAI 1903

PARIS, VIIIe 5, rue Bayard, 5, Téléphone : 514,36 — 524,45

84, Grande-Rue, 84

85, Rue des Ursulines, 85

LILLE 15, rue d'Angleterre, 15, Téléphone : 672

ADVENIAT REGNUM TUUM

Nous vous reconnaissons comme notre Souverain Seigneur et Maître et comme Chef suprême de la Patrie française.

PETIT CALENDRIER

Lundi 4. — **Saint Gohard, évêque.** — Ador. : Lille, Hôpital de la Charité ; Roubaix, Frères, rue Saint-Antoine ; Escarmain ; Lauwin-Planque, orphelinat ; Saint-Maurice Faubourg, Providence, ador. noct.

Soleil, lever 4 h. 37, coucher 7 h. 16 m. — Lune : lever . h. .. m., couc. 1 h. 33 s.

Mardi 5. — **Saint Mauront, abbé.** — Ador. : Merville (Institution Notre-Dame d'Espérance), Malincourt.

Soleil, lever 4 h. 35, coucher 7 h. 17. — Lune : lever 0 h. 38 s., coucher 2 h. 05 s.

MADAGASCAR

Une Lettre du P. du Coëtlosquet

Quatre heures de mule — Les deux entêtés — L'Angelus — Une matinée bien remplie — L'école — Où est ma mule ? — Comment on bat le riz — Chez un malade — Une partie de tennis — L'église Saint-Louis — Une déception — Et je pensais à la France !

25 mars 1903. — Fianarantsoa.

Monsieur le Rédacteur,

Je suis persuadé qu'il sera agréable aux lecteurs de la Croix du Nord de connaître la situation du Christianisme dans cette terre de Madagascar, encore peu connue. Que font au juste les missionnaires ? Que valent les chrétiens ? Comment se passent les choses, non pas en poésie, en imagination, mais en réalité, en pratique ? Les gens du Nord ne se paient pas de mots ; ils veulent des faits et des chiffres ; à la bonne heure.

Voici, pour leur donner satisfaction, des impressions de voyage toutes fraîches qui ont le seul mérite d'avoir été vécues.

On m'envoya, il y a trois semaines, payer mes maîtres d'école dans un district de l'Est, en l'absence du Père chargé de cette chrétienté. Me voilà donc parti, monté sur une bonne mule, par un chemin qui, comme tous ceux de nos pays, se permet toutes les fantaisies possibles, en fait de montées et de descentes.

Quatre bonnes heures de route, au chaud soleil, un peu de brise, par ci par là un arbre, mais en revanche des rochers en masse qui donnent une certaine variété à ces vallées monotones. Voilà le résumé de cette chevauchée. J'oubliais de dire que pour agrémenter le chemin, un cyclone y a détruit récemment tous les ponts devenus des ruines.

On passe donc à gué ou en pirogue les cours d'eau, ce qui chaque fois me procure des scènes divertissantes avec une mule. Elle a ses idées qui ne sont pas toujours les miennes et jamais je n'ai mieux compris les concessions mutuelles qu'il faut se faire en ménage pour avoir la paix : nous voilà devant un pont détruit, en face d'un fossé qui coule à pleins bords. Les Malgaches n'en sont nullement gênés, n'ayant rien à mouiller, ils passent à travers l'eau. Moi je dois descendre de ma monture, aviser un endroit propice, sauter en tenant les brides, mais vainement je tire, ma mule tire de son côté et nous voilà tous deux faisant au-dessus du fossé, elle avec la tête, moi avec la main, le mouvement cadencé des scieurs de long, tant et si bien que par un dernier coup plus brusque, elle me tire dans l'eau, c'était bien la peine d'avoir sauté au-dessus.

Que faire sinon pardonner, rire et se sécher au soleil.

J'arrive à *Mahasoabe* (Maha — qui fait ; soa — bien ; be — beaucoup) le samedi soir. Le maître d'école, sa femme, les chrétiens, les enfants viennent saluer le Père. La nuit se fait, l'*Angelus* sonne, on se réunit à l'église pour la prière du soir récitée par tous et couronnée par un cantique ; ainsi fait-on chaque jour, matin et soir. Sans doute on s'habitue à tout, mais les premières impressions ne sont pas tellement émoussées qu'on ne se sente ému par cette cloche tintant l'*Angelus* en pleine campagne de Madagascar, et surtout par ces chrétiens qui répondent à l'appel pour prier en famille. En cinq minutes, j'avale mon souper, je fais mes exercices de piété ; demain il faut être matinal ; bonsoir ; et l'on s'endort en remerciant Dieu d'être missionnaire.

Le lendemain, dimanche 1er mars, dès 5 h. 1\2, les chrétiens arrivent à l'église ; les confessions commencent. J'en entends 149 à la suite. Vers 10 h. 1\2, messe avec chants et prières récitées par tout le monde ; ils sont là au nombre de 631, ayant la terre pour agenouilloir et pour chaise, ce qui permet des entassements invraisemblables ; personne pour troubler la cérémonie, pas le quêteur, pas de chaisière, pas de bedeau, et cependant ordre et silence parfaits. Lecture de l'Evangile, avec quelques mots d'explication ; 98 communions. Avant et après tout le monde récite les actes.

La messe est suivie de la bénédiction du St-Ciboire puis catéchisme et baptêmes des enfants et puis toutes ces bouteilles pleines d'eau qu'il faut bénir, puis enfin réunion des maîtres d'école dans la maison du Père. Je fais l'appel ; chacun reçoit 5 francs, ce qui fait 60 francs par an et par tête ; c'est infime pour celui qui reçoit ; mais pour le missionnaire qui compte des centaines d'instituteurs, c'est une charge écrasante à laquelle ne suffisent pas les aumônes de la propagation de la foi.

Il est 1 h. 1\2 de l'après-midi, quand le monde commence à s'écouler. Ils sont à jeun et viennent de 21 localités différentes, quelques-unes éloignées. Si j'en juge par moi-même, ils doivent avoir faim. En pareil cas, Notre-Seigneur aurait multiplié non le pain qui n'existe pas ici mais le riz ; qu'il multiplie du moins ses bénédictions sur ces braves gens.

Et maintenant que le calme s'est fait, que les visiteurs se sont retirés, pénétrez avec moi dans l'église. Les murs bien blanchis sont ornés de grandes images en papier, encadrées de filets de couleur.

Une tribune en bois permet de loger là haut de nombreux fidèles ; au-dessus de l'autel en terre ornée de peintures d'assez bon goût, une grande image de Saint-Joseph ; le toit en chaume est soutenu par une charpente apparente formant arceaux avec illusion de voûte ; vraiment c'est un ensemble très satisfaisant.

J'avais la Sainte Eucharistie dans le tabernacle, jusqu'au lendemain ; la lampe du sanctuaire brûlait sur la crédence. Suis-je en France ? non, non, ces chrétiens agenouillés par terre et priant, dont la tête noire émerge de leur lambé blanc, me rappellent à la réalité. Ce n'est pas pour rien que tant de lèvres répètent chaque jour dans tous les coins du monde : *Que votre nom soit sanctifié... Je crois la Sainte Eglise catholique, à la communion des saints.*

La petite colonie des chrétiens de l'endroit assiste à ma messe le lendemain. Je visite l'école, tandis que les enfants arrivent au petit bonheur, car ici pas d'autre réveil ou montre que le soleil, ce qui excuse les retards.

Sur l'ardoise d'un grand garçon, je dessine gravement son portrait ; quelle surprise pour lui, et pour tous, de le voir représenté au naturel. Au fait, mon dessin était la tête de tous et de personne, mais ces bons noirs n'y regardent pas de si près. Bonsoir, mon père ! me disent à mon départ tous les chrétiens en se courbant en deux : Veloma ! Zanako-Tahin-Andricamanitra ! Portez-vous bien, mes enfants. Dieu vous soit en aide ! Ce dernier souhait est la formule malgache, même parmi les païens.

Première halte au village d'Ambohibarehana ; comme toujours et partout les chrétiens saluent le Père ; les enfants s'approchent pour l'examiner de près ; on m'offre une corbeille de goyaves de Chine, sorte de groseille rafraîchissante ; le site est charmant. Une assiette de manioc compose le dîner et nous partons. J'avais compté sans ma mule, qui effrayée par la marmaille s'était sauvée à travers la campagne, gambadant, ruant, jouant à cache-cache. Toute la population s'y met, on la cerne, on l'accule et, après une demi-heure au moins, elle se laisse prendre en semblant dire : C'est parce que je le veux bien.

J'arrive à Talata. Sur la route, des rizières superbes, les unes jaunes, les autres encore vertes, la moisson est commencée et durera des semaines. Le riz mûr ressemble à notre avoine de France ; on le coupe à la main avec des espèces de couteaux de cuisine, on le prend par poignées et on le bat sur de grosses pierres ; c'est l'inverse du système des fléaux. Depuis Noé sans doute les Malgaches font ainsi, sont-ils plus malheureux pour n'avoir pas de machines à battre ?

Le maître d'école de Talata parle fort bien le français ; après les premières phrases échangées, il annonce qu'un de ses confrères est gravement malade. C'est à une heure au moins ; on monte au sommet de la montagne pour descendre de l'autre côté.

Je connais ça ; nous partons à pied, et me voilà bientôt dans la case de Paul, maître d'école d'une chrétienté voisine. Pauvres gens.

La case forme une seule chambre d'environ 4 mètres sur 3 ; dans un coin le malade sur une natte étendue à terre ; pour couverture une pièce d'étoffe noirâtre, pour tout remède de l'eau de riz. Et c'est toujours ainsi, à peu de choses près. Mais il faut lui donner du lait, puisqu'il y a des vaches dans le village ; il faut prendre une de vos poules, la mettre dans la marmite avec de l'eau, la faire cuire et lui donner le bouillon à boire. Non, ils n'ont pensé à rien de tout cela, ils ouvrent les yeux et la bouche en m'écoutant. Le malade peut à peine parler, je l'exhorte et lui donne l'absolution. Il comprend que le père est là, je bénis de l'eau de Saint-Ignace et ordonne qu'on lui en fasse boire, et ne le trouvant pas assez malade pour l'Extrême-Onction, je promets de revenir le lendemain de grand matin.

J'étais là en effet, au soleil levant, je trouve mon malade ayant connaissance : je le confesse.

Aujourd'hui il est guéri, l'eau de St-Ignace a produit son effet.

Mais il me faut revenir en hâte et dire adieu à ce joli petit coin, perdu au milieu des montagnes. On ne manque pas de me montrer des vaches d'origine française, bien reconnaissables à l'absence de bosses. Aussi me regardent-elles d'un œil ami.

Remonté à Talata, j'entends 82 confessions avant la messe ; puis toujours, baptêmes, eau bénite, réunion des maîtres d'école. Tout cela vous mène à une heure après-midi. Grande déception de ces bons chrétiens qui ont été privés de faire la sainte communion faute d'hosties.

L'après-midi se passe à gagner le poste d'Ambalavas-Mitougoa, situé, comme Talata, au sommet d'une colline, au milieu d'un bouquet d'arbres, le tout au centre d'une vallée qui descend vers le grand fleuve Matsiatra. J'avise là-haut pour la nuit une chaise longue où je m'étends tout habillé ; mais tâchez donc de dormir avec des puces qui trouvent le moyen de jouer une partie de tennis sur votre peau ! Enfin, c'est dans le programme, comme beaucoup d'autres petits inconvénients. Amen !

De bon matin, les confessions commencent, j'en entends 67. Je m'habille ensuite pour la messe, dans cette belle église dédiée à Saint-Louis, roi de France, et nouvellement construite grâce à une aumône de 700 fr. venue de France. Mais je cherche vainement le calice dans la caisse servant de sacristie.

On m'avait cependant bien dit que je trouverais là tout ce qu'il faut pour la Sainte Messe, seuls les vases sacrés manquaient.

J'annonce aux bons chrétiens cette déconvenue : « Mais vous n'y perdrez rien leur dis-je ; je reviendrai dimanche prochain vous dire la messe et vous pourrez y communier. Ce que vous n'auriez pu faire aujourd'hui faute d'hosties. »

Les voilà consolés ; en attendant, on chante, on récite le chapelet ; baptêmes, catéchisme, une vingtaine de bouteilles réclament de l'eau bénite. Je partis et je revins selon ma promesse : 77 confessions, 48 communions. Retour en faisant un crochet de cinq heures pour voir un malade par des chemins de cabris et une chaleur qui, bien acceptée, doit compter comme purgatoire ; et maintenant prêt à recommencer, tout en disant merci à Dieu pour les consolations qu'on goûte dans une tournée de ce genre.

Et je pensais à la France ! Où aurais-je eu tant de confessions, tant de communions ? Où aurais-je été reçu de la sorte.

Je crois avoir tenu parole à mes lecteurs ; ils voulaient savoir quelque chose de notre vie, de mes chrétiens, de mes courses à travers la grande île. Je parle avec d'autant plus de liberté que je visitais le poste d'un confrère, en spectateur plutôt qu'en acteur.

Et dire que de tous côtés on nous réclame, on nous demande : *Messis multa* et les âmes périssent faute de missionnaires.

C. du Coetlosquet.
S. J.

Les salaires des ouvriers mineurs

On se rappelle que, dans les conférences tenues à Arras et à Lille, vers la fin de la dernière grève générale des mineurs en octobre et novembre 1902, les délégués des Compagnies et ceux des ouvriers s'étaient mis d'accord sur une démarche à faire en commun, près de l'administration des mines pour qu'elle communique régulièrement et à périodes rapprochées divers renseignements statistiques destinés à permettre d'exercer un certain contrôle sur les salaires qui sont payés aux ouvriers mineurs.

La démarche ainsi décidée a eu lieu et a été favorablement accueillie.

La note ci-après fournit les renseignements demandés pour le 2e semestre 1902 :

Il résulte des déclarations faites par les Compagnies houillères du Nord que, pendant le 2e semestre de l'année 1902, les salaires moyens et les rendements moyens des ouvriers mineurs du Nord ont été :

I. — Salaire journalier moyen des ouvriers du fond, 5 fr. 12, des ouvriers du jour 3 fr. 70, de l'ensemble des ouvriers 4 fr. 75.

II. — Production de charbon marchand, par journée d'ouvrier du fond, 962 kil. ; production de charbon marchand, par journée d'ouvrier du jour, 2.760 kil. ; id. (fond et jour réunis), 713 kil.

III. — Salaires par tonne de charbon marchand, fond 5 fr. 32, jour 1 fr. 34. — Total : 6 fr. 66.

UN CONGRÈS SOCIAL

L'association catholique de la jeunesse française organise à Chalon-sur-Saône, du 7 au 10 mai prochain, sous la présidence d'honneur du cardinal Perraud, évêque d'Autun, membre de l'Académie française, un Congrès social sur les associations syndicales.

La séance d'ouverture, le jeudi 7 mai, sera présidée par M. le comte de Ludre, député de Meurthe-et-Moselle.

Les séances du lendemain, relatives à l'*Association professionnelle* et à l'*Extension de la capacité du syndicat*, seront présidées, la première par M. Adéodat Boissard, professeur à la faculté libre de droit de Lille, la seconde par M. Savatier, directeur de la revue *l'Action catholique*.

Le samedi, on parlera sur le *Syndicat et ses services*, présidence de M. Max Turmann, professeur au collège libre des sciences ; sur les *Syndicats agricoles*, présidence de M. de Gailhard-Bancel, député de l'Ardèche.

Le dimanche, une cinquième séance sera tenue avant la séance de clôture. Celle-ci sera présidée par M. Piou, qui y prendra la parole, ainsi que M. P. Lerolle, député de Paris.

Au salut solennel, à cinq heures, à la cathédrale, S. E. le Cardinal Perraud prononcera une allocution.

Parmi les noms des orateurs inscrits pour quelqu'une des séances de ce congrès, nous relevons ceux de MM. Bazire, Jean Lerolle, Cleren, Levin, le baron Dard, Flornoy, Frans, Delcourt-Haillot, l'abbé Quilliet, l'abbé Lemire, Bigenwald, que connaissent bien ceux qui s'intéressent à toutes les œuvres de jeunesse.

LE SALUT EN MER

Le salut en mer s'exécute de deux façons : soit en tirant un certain nombre de coups de canon, soit si le navire est dépourvu d'artillerie, en baissant et hissant le pavillon national un nombre de fois égal à celui des coups de canon qui devraient être tirés.

Une règle absolue préside à ce salut en mer. Aucune salve ne peut être supérieure à 21 coups de canon.

Quand deux navires ou deux escadres se rencontrent en mer, le commandant le moins élevé en grade salue le premier, et le salut lui est rendu coup pour coup. Si les officiers qui commandent ces forces ont le même grade, c'est celui qui navigue sous le vent qui salue le premier.

Mais qu'un navire isolé rencontre une escadre, quels que soient la force de ce navire et le grade de son commandant, il devra saluer le premier.

***

Le nombre des coups de canon est déterminé par la marque distinctive, c'est-à-dire par le pavillon ou le guidon de l'officier que l'on salue. Un amiral commandant en chef a droit, en France, à 17 coups de canon et à 19 coups de canon à l'étranger ; un contre-amiral à 11 et 13 coups ; un capitaine de vaisseau, chef de division à 7 et 9 coups.

Les mêmes marques indiquent le nombre de coups à rendre à l'officier qui a salué le premier. En l'absence de marques le salut est de trois coups.

Quand il s'agit de saluer des officiers étrangers, la marque distinctive la plus élevée est la seule saluée ; l'inférieur salue le supérieur, et l'on se conforme au règlement auquel appartient l'officier salué. S'il est nécessaire, on traite préalablement du salut.

Tout commandant d'une force ou d'une unité navale arrivant au mouillage en pays étranger, hisse à son grand mât le pavillon de la nation étrangère et salue de 21 coups de canon qui sont rendus coup pour coup.

LA PERSÉCUTION dans le Nord

Les RR. PP. Rédemptoristes de Lille

Hier vers 1 h. de l'après-midi, un huissier s'est présenté au couvent de la cour des Bourloires pour déposer chez les RR. PP. Rédemptoristes, de la part de M. Delalé, huit mandats de comparution dont un au nom du R. P. Dupuis, recteur.

Le Père Dupuis, rentré de voyage, a reçu lui-même le mandat qui le concernait, les sept autres ont été remis entre les mains du domestique du couvent.

Les Révérends Pères sont appelés à comparaître devant le juge d'instruction mardi dans la matinée.

A ce sujet il y a lieu de s'étonner que les journaux, bien informés, comme l'*Echo*, le *Réveil* et le *Progrès* parlent de mesures de rigueur à employer contre les Pères sous prétexte qu'ils refusent de se soumettre à la loi en obéissant aux injonctions du juge d'instruction.

Nous croyons savoir que les Rédemptoristes de Lille, sont tout disposés à répondre aux aimables invitations de M. Delalé lorsqu'il voudra bien les leur adresser en forme régulière.

LA CATASTROPHE DE FRANK

Les renseignements qui nous parviennent sur la catastrophe de Frank sont des plus contradictoires. Nous les donnons comme nous les recevons. Aux lecteurs de juger.

Communiqué par la maison Davrain

Dépêche de M. Smart, député, ministre des Travaux publics du Canada.

Ottawa, 1er mai.

Mes renseignements sont que *La Canadian American Coal*, a tous ses travaux *excepté tunnel* détruits. Toute sa machinerie installée et nouvelle machinerie pas encore en place maisons, écuries avec chevaux et tous les ouvrages ont été littéralement rasés par glissement des roches. Tunnel 6.000 pieds construit sera utile (*on pourra s'en servir*) pour opérations futures.

Extrait d'un article des *Causeries financières de Paris*, du 2 mai 1903.

« Nous avons passé les deux jours qui viennent de s'écouler par une violente émotion. Les journaux français et étrangers publiaient des dépêches annonçant qu'une éruption volcanique de la Montagne-Tortue, venait d'anéantir le grand charbonnage de Frank en même temps que la ville de Frank-City, habitée par 4.000 mineurs et membres de leur famille.

« Quoique surpris d'une éruption volcanique dans une région qui n'a pas de volcan, nous devions admettre le fait d'autant plus qu'à Lille, on avait affiché un câblogramme d'un ingénieur d'une mine voisine, la United Godfield, qui d'ailleurs *se trouvait à Chicago*, le confirmant et ajoutant que cette dernière mine était intacte.

« Des dépêches officielles de la mine de Frank et de la ville sont venues remettre les choses au point.

« *C'est un éboulement* qui s'est produit et non une éruption volcanique. La masse de terre et de roches qui s'est détachée de la montagne en parcourant la vallée, a malheureusement écrasé une centaine de personnes ; *mais les mines de Frank sont intactes*.

« *Les dégâts sont tout extérieurs.*

« *Les mines sont d'ailleurs du côté opposé de la montagne ou l'éboulement s'est produit* ».

Communiqué par la Maison Paillier

Sur la demande de M. H. Langlais, rédacteur en chef de la *Dépêche*, l'United a câblé à son ingénieur pour lui faire connaître les nouvelles contradictoires mises en circulation au sujet de la cause et des conséquences réelles de la catastrophe de Frank.

Ce matin, dimanche, est parvenue la réponse datée de Frank, 2 mai, et conçue comme suit :

United, Lille-France

Mine Frank détruite entièrement. Montagne crevassée, cause compliquée.

Signé : *Beugin.*

Dépêches de l'ingénieur du fond et du gouverneur

L'agence *Paris-Nouvelles* nous communique, cette nuit, par téléphone, les télégrammes suivants :

Frank, 1er mai. — Les travaux de la mine n'ont subi aucun dommage. Nous continuerons la livraison des charbons dès que le chemin de fer aura réparé la mine.

Mac Carthy,
Ingénieur du fond de la mine.

Frank, 2 mai. — J'étais dans la mine, aujourd'hui et l'ai trouvée intacte, ne craignez aucune difficulté. La seule conséquence de l'accident est un léger retard pour ramener la production à ce qu'elle était avant par suite du temps nécessaire au chemin de fer pour dégager sa voie.

Spriggs, gouverneur.

DÉPÊCHES DE LA NUIT

LES CONGRÉGATIONS

Les Chartreux à Pignerol

Pignerol, 3 mai. — Les Pères Chartreux sont arrivés dans notre ville encore très émus de leur expulsion du monastère de la Grande Chartreuse. Plusieurs d'entre eux portent des traces de contusions et d'ecchymoses. Lorsqu'on les interroge sur les événements de la nuit du 28 au 29 avril, ils racontent les faits tels qu'ils se sont passés, sans amertume, mais avec émotion.

Les Pères Chartreux pensent que le Gouvernement français séquestrera leurs dépôts de liqueur. Ils ont fait l'acquisition de la villa Monte-Oliveto, mais leur intention est de ne pas encore ouvrir de fabriques de leur célèbre liqueur.

Ils espèrent que justice leur sera rendue et qu'ils pourront, dans un avenir encore incertain, rentrer en France.

Si, au bout d'une année, leur situation ne subit aucun changement, les Chartreux installeront alors à Pignerol une distillerie.

Les Pères ont reçu du Pape et de plusieurs cardinaux de vifs témoignages de condoléances.

La population de Pignerol et des pays voisins, escomptant les profits matériels du séjour des religieux, se montre heureuse de leur accorder l'hospitalité.

A la prison de Millau

Millau, 3 mai. — Des manifestations continuelles se produisent devant les portes de la prison où sont enfermés les Capucins expulsés.

De l'extérieur on entend retentir le *Magnificat* et le cantique *Je suis chrétien* alternant presque sans interruption.

La foule se porte des abords de la prison devant le domicile de M. Balitrand, député, et devant la maison de M. Challes, maire, en criant : « Démission ! » « A bas les tyrans ! Vive la liberté ! »

Un procureur malade

Valence. — Au cours du procès intenté devant le tribunal de Nyons à M. Hudault, rentier, pour avoir installé à Mollans, pour soigner gratuitement les malades, trois Sœurs du Saint-Sacrement dont la congrégation est autorisée, un incident s'est produit.

M. Clap, procureur de la République, a été pris subitement, pendant l'audience, d'une indisposition. On a dû reconduire le magistrat, en voiture à son domicile.

Démission d'un magistrat

Lyon, 3 mai. — M. Horace Marion, juge au Tribunal civil, vient d'adresser sa démission au garde des sceaux ; on dit que le magistrat a voulu protester contre les poursuites intentées aux congrégations.

ÉDOUARD VII A PARIS

La journée de dimanche

A LA CHAPELLE DE LA RUE D'AGUESSEAU

Le roi d'Angleterre s'est rendu dimanche matin, à 11 heures 10, à la chapelle de la rue d'Aguesseau. La haie était formée par les Gardes républicains.

Edouard VII a fait le trajet à pied accompagné de Sir Edmund Monson, ambassadeur, Sir Austin Lee, ministre d'Angleterre et de tout le personnel de l'ambassade. Le Roi était en redingote gris foncé.

La cérémonie a duré une heure. Après les chants liturgiques et le *Te Deum*, le Pasteur a adressé une allocution à Sa Majesté.

La cérémonie était terminée à midi 15.

AU MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

M. Delcassé offrait à une heure, un déjeuner en l'honneur d'Edouard VII.

La table comptait plus de 100 couverts. Parmi les invités : l'ambassadeur d'Angleterre, la suite du roi, le corps diplomatique,

---

FEUILLETON — N° 18

HÉROÏSME au Pays des Neiges

PAR M. DU CAMPFRANC

— Sass ! Sass ! Il est pris, Brazer ; il est pris !

La corde, ayant atteint le point voulu, s'était enroulée au cou du morse.

— Oh ! hisse ! criait à son tour Brazer.

Comme tous les compagnons de Christiane étaient venus rejoindre Nouto et le harponneur, et s'approchaient, curieux de connaître les résultats de la pêche, qui était aussi une chasse, Nouto et Brazer clamèrent :

— Holà ! camarades, à l'aide ; il nous faut du renfort.

Le nœud coulant étranglait et paralysait la capture.

C'était un morse gigantesque, qui, dans l'eau de mer, sous la glace, devait être doué d'une vigueur prodigieuse.

La terrible bête irritée, battant l'air de sa tête étrange, les naseaux ouverts, les défenses menaçantes, essayait d'attaquer à son tour. Combien vaines ses attaques ! Les insectes humains, intelligents et adroits, savaient tout éviter. Nouto et ses compagnons poussaient des clameurs bruyantes. Ils n'avaient plus les visages calmes et reposés d'hommes civilisés, mais des physionomies convulsées par la soif du massacre. L'impérieux aiguillon de la faim avait transformé, en sauvages, tous ces Européens.

Le morse vivait encore que les couteaux, habilement maniés, commençaient à le dépecer. Sous les multiples blessures le géant frémissait ; puis ses effroyables convulsions diminuèrent d'intensité ; ses nerfs cessèrent de se contourner : il était mort.

Et les hommes de la caravane, imitant Nouto et le chef des chasseurs de fourrures, qui leur donnaient l'exemple, s'enivraient du sang chaud des blessures ; ils le buvaient comme on boit dans une coupe ; puis, lorsqu'ils furent désaltérés, dans la chair pantelante, ils se mirent à trancher d'énormes morceaux, qui calmeraient leur faim, et assureraient des vivres pour la fin du voyage.

C'était un bonheur délirant. Les meutes des chasseurs d'Europe à l'habit rouge ne font pas éclater de plus joyeux abois, que les pauvres affamés de la caravane se partageant les débris de l'horrible curée.

La vue de cette boucherie avait été épargnée à Christiane. Du morse, elle ne vit qu'une tranche grillée sur un petit réchaud, trouvé dans le traîneau des chasseurs de fourrures.

Elle se mit à manger, et bientôt, elle se sentit moins faible.

— Venez tous chez moi, disait avec reconnaissance le chef qui se nommait Aïgor. Vous m'avez rendu la vie, et je vous abriterai d'ici la fin de l'hiver. Nous nous étions égarés dans une tourmente de neige, et durant la longue marche, nos provisions s'étaient épuisées.

Les hommes étaient tombés l'un après l'autre ; Aïgor serait mort, comme les siens, sans la sublime et suprême aumône, envoyée par la bonne dame de Norvège.

Il s'inclinait devant Christiane, et d'une voix émue de reconnaissance, malgré les consonnances rugueuses de la rude langue esquimaude, il faisait ajouter par l'interprète :

— Venez, Madame, venez dans ma tribu, et tous vous béniront puisque vous avez sauvé le chef. Venez. D'ailleurs, vous ne serez pas la première de Norvège que j'abriterai. Il m'est venu un hôte l'hiver dernier.

Après un court silence, il reprit :

— Il était bien malade quand je l'ai trouvé. Tout le sang semblait s'être retiré de ses membres, c'est à peine si son cœur battait encore. Mais Aïgor connaît bien ces morts apparentes, causées par le froid. Il sait aussi comment on fait revenir la vie.

Muette et palpitante, Christiane écoutait. Elle avait joint les mains.

— Mon Dieu !... Devait-elle accueillir la lueur d'espoir qui venait, soudainement, de lui traverser l'âme. O Vierge Marie ! O Notre-Dame des Neiges, la récompense de l'aumône de nourriture, faite au chasseur mourant, serait-elle la rencontre de Karl au milieu du désert ?

Sa prière se faisait ardente :

— O Marie ! en vous j'ai mis ma confiance. O Notre-Dame, vous êtes la Vierge puissante et clémente, vers laquelle se tendent toutes les mains. Voyez comme je joins les miennes.

Et elle pensait encore :

— Ce malheureux évanoui, et sauvé par le chasseur de fourrures, ne serait-il pas celui qu'elle était allée chercher jusqu'aux extrémités des régions polaires. Ah ! qui lui ferait connaître le nom de cet étranger ?

Une impatience fébrile la prenait d'atteindre, dans le plus bref délai possible, les huttes esquimaudes. Elle ne voulait plus ni haltes ni arrêts. Une force extraordinaire, toute nerveuse, lui était revenue ; elle semblait oublier sa propre fatigue et sa faiblesse, qui, du reste, diminuaient à mesure qu'elle se nourrissait.

Oh ! oui, elle voulait bien manger des grillades de morses, et boire de l'huile dégelée... ce bon combustible, qui donne au corps de la chaleur et de la vigueur. Jamais plus elle ne refusait les aliments. Et, tout exaltée par l'idée de redevenir forte, pour retrouver l'étranger, elle avait bu, elle aussi, comme les hommes de la caravane, une coupe de sang chaud, provenant d'une nouvelle capture : celle d'un morse non moins gigantesque que le premier.

Elle murmurait :

— Si c'était lui

Et s'adressant à l'armateur :

— Ah ! mon ami, croyez-vous que cet hôte d'Aïgor soit mon bien-aimé Karl ?

Une fièvre d'anxiété et d'impatience brûlait Christiane. Il lui était impossible de demeurer immobile dans le traîneau où quatre hommes s'étaient attelés ; elle s'était remise à marcher à la suite de ses compagnons, laissant tomber de ses lèvres, par intervalles, des lambeaux de phrases :

— Est-ce lui ? Vais-je le revoir ?

Elle allait devant elle, poussée par un impérieux besoin de savoir. Et, d'heure en heure, elle était envahie par une croissante anxiété, mélangée d'un indicible espoir. C'était dans tout son être une traversée de joie qu'elle n'aurait pu dire ; un élan vers un suprême bonheur, qui lui semblait tout proche et assuré. Peut-être dans un jour, — deux au plus, — on arriverait aux huttes esquimaudes, et elle serait délivrée de ses inquiétudes, calmée, apaisée. Oh ! que cela serait bon ! Les horribles angoisses feraient place à la joie la plus vive. L'étranger lui tendrait les bras, car cet étranger était Karl. Elle ne voulait plus en douter. Elle se sentirait pressée sur le cœur de son mari, et toutes les souffrances s'évanouiraient comme un mauvais rêve.

La marche continuait, et la nuit polaire demeurait froide et magnifique. Si Christiane n'avait pas eu cette fièvre d'anxiété dans le cœur, elle eût certainement admiré ce monde hivernal, que la lune transformait en un décor de féerie. Pas un bruit. Les voyageurs glissaient eux-mêmes silencieux, sur la banquise, unie en cet endroit comme une glace. Les eaux de l'océan polaire, endormies sous leur carapace rigide, demeuraient immobiles. Et sur cette banquise, muette et blanche, la lune, couleur de vermeil, poursuivait toujours sa course pacifique.

De la banquise, la petite troupe repassa sur le littoral, Christiane disait à Otto :

— Ne verrons-nous pas, bientôt, apparaître les huttes de neige ? Il est vrai qu'elles doivent être si petites, à peine visibles.

— Patience, répondait l'armateur... Patience et courage, mon amie. Aïgor a dit à Nouto que nous n'avions plus qu'un jour de marche.

Elle soupira :

— Encore un jour de marche ! Que demain est long à venir.

Le bon géant la regarda avec une infinie douceur.

— Demain arrivera, Christiane.

Puis il ajouta :

— Encore quelques heures, et nous aurons un abri. Encore un peu de temps, bien peu, et nous serons définitivement fixés sur l'identité de cet étranger.

La soif de revoir celui qu'elle était venue chercher si loin s'augmentait, à chaque instant, dans le cœur de Christiane. D'un œil ardent et perçant elle interrogeait l'horizon, espérant y apercevoir un léger tourbillon de fumée.